

souffrances, des dangers courus, des misères supportées, il tira son mouchoir et l'agita par-dessus sa tête en s'écriant :

— Au revoir, Mascarot, au revoir ; n'oublie pas de m'écrire.

Il partit d'un large rire.

Il ne s'abandonna pas longtemps du reste à sa confiance et à sa joie d'avoir échappé à ce piège. Tout n'était pas fini pour lui. Il ne pouvait rester en Angleterre.

Certes, il lui eût été possible d'y appeler sa femme et ses enfants. Mais là seulement n'était pas son but. Il avait à se venger et à reconquérir sa liberté, son honneur. Pour cela, il fallait passer en France. Il était évident que Mascarot, acharné à la perte de Jordanet, attendrait le forçat à sa descente du bateau, le samedi suivant, sous la protection d'agents de police de Paris ou du Havre.

Arriver au Havre, ainsi, c'était de tomber dans la gueule du loup. Il n'y songea pas un seul instant.

Il était l'homme des résolutions promptes et énergiques. Une voiture passait. Il y sauta, perdit cinq minutes à faire comprendre au cocher qu'il voulait être conduit à la gare, et arriva à celle-ci quelques instants seulement avant le départ du train de Douvres.

Il se jeta dans un compartiment au moment où le train s'ébranlait. Son projet était bien simple. Arriver à Douvres à temps pour prendre le bateau qui tous les mercredis fait le trajet de Calais. Il débarquerait à Calais au lieu du Havre. Et comme Mascarot n'aurait pas eu le temps d'avertir les agents, en supposant qu'il eût deviné le projet de l'évadé, Jordanet ne serait pas inquiété. De Calais, il gagnerait Paris par étapes.

Toutes les chances de réussites étaient pour lui, dans ce bateau qui allait partir. Si il descendait à Douvres à temps pour le prendre, le pauvre fugitif était sauvé. Si il le manquait, c'était en perspective de nouveaux dangers, de nouvelles angoisses. Mais il semblait que Dieu eût pitié de lui. Le bateau était encore dans le port, au moment où il y parvint.

Vers midi, apparut la terre de France. En tout autre jour, il eût éprouvé à revoir la patrie bénie une émotion profonde ; mais ce matin-là, le soin d'échapper à la police française faisait taire son émotion, l'emportait chez lui sur toute autre pensée.

S'était-il trompé dans ses calculs ? Mascarot, soupçonnant sa ruse, était-il allé au télégraphe du Havre, prévenir la police de Calais du retour du forçat ? En avait-il eu le temps ? Peut-être. Le salut de Jordanet ne dépendait que de quelques minutes.

Avec quel trouble il regardait le quai du débarquement, au moment où le bateau accostait, sous l'œil des employés de la douane ! Y avait-il des visages suspects ?

Il descendit, portant à la main le petit ballot renfermant ses hardes. Personne ne vint à lui. Sur cette terre de France, il revenait vraiment comme un étranger.

L

A la 1^{ère} du 2 du 83^e

Le lendemain même de son retour au régiment, Jean Jordanet recevait deux lettres, l'une de Mederic, l'autre de Florentine.

« Je t'en supplie, lui disait son frère, sois prudent et d'une patience à toute épreuve. Si, comme tu me l'as affirmé, le sergent Houdaille est un bon soldat, il doit avoir du cœur. En ce cas, il a reconnu ses torts et ne saurait nous en vouloir. Si, au contraire, il te garde rancune et te le fait sentir par des tracasseries et punitions imméritées, applique-toi à lui donner le moins de prise possible. Ton obéissance, ta douceur, tes velleités de bien faire le désarmeront : il finira par t'oublier ; et c'est l'oubli, à tout prix, qu'il nous faut pour l'instant... Bref, mon cher Jean, souviens-toi que tu es au régiment et pense au père, à qui nous devons donner, coûte que coûte, toute satisfaction... »

Cette lettre se terminait par ces quelques mots sur Anna :

« ...Nous avons appris, par les journaux, que la petite Charvet s'était jetée dans la Seine, au Pont-Neuf. Elle a été sauvée par un pauvre diable qui avait passé la nuit sous les ponts. On l'a transportée à l'Hôtel-Dieu. J'y suis allé, mais elle était repartie, et son père que j'ai vu hier soir, ignore le lieu de sa retraite. J'ai caché cette nouvelle disparition à maman et à Camille... A propos de Camille, j'espère que cette leçon lui sera profitable. Elle a compris sa faute et je suis convaincu qu'elle n'y retombera jamais. »

La lettre de Florentine, empreinte d'une affection profonde, contenait les mêmes recommandations.

« Si ton sergent te fait des misères, disait-elle, pense à moi, à notre amour, et cette pensée te donnera la force de tout supporter. Courage ! des jours meilleurs nous viendront, ami ! »

Ainsi encouragé, Jean se résigna et attendit les événements.

Houdaille, vexé dans son amour-propre de beau sous-officier accoutumé aux faciles conquêtes, commença les hostilités en lui interdisant l'entrée de sa chambre, où le jeune soldat se réfugiait d'ordinaire pour apprendre sa théorie et rédiger sa correspondance. Interdiction bien inutile, car Jean était décidé à ne lui demander aucune faveur.

Houdaille affectait de l'appeler, du bout des dents : soldat Jordanet.

A plusieurs reprises il le consigna pour des manquements insignifiants, des retards de quelques secondes à l'appel, une irrégularité contestable dans le paquetage ou la confection du lit. Un jour, il l'avait puni de vingt-quatre heures pour s'être présenté devant lui en mauvaise tenue. Jean, accouru à son appel, avait oublié d'astiquer un bouton... un seul !

A la compagnie, les hommes ne prêtèrent pas grande attention à ces tracasseries, Houdaille étant connu pour son humeur difficile et variable, humeur qui se traduisait par la façon dont il se coiffait.

Son képi, à large visière, à la Saumur, était-il rabattu sur les yeux : « L'hanneton a les pattes en l'air », disaient les hommes ; la visière était-elle redressée : « Le temps est au beau, on peut blaguer », répétait-on.

Jean, le cœur plein de Florentine, méprisait ces agissements, les souffrait sans répondre, attendant « le beau fixe ». Brizard excepté, il était bien avec les hommes de la chambrée, bien aussi avec les officiers du bataillon.

A la 1^{re} du 2, ils étaient fiers de leurs chefs qui, presque tous, sauf le sous-lieutenant Vincent, un officier de la veille, avaient gagné leurs galons sur les champs de bataille. Ils étaient fiers, surtout, de leur chef de bataillon, le petit Bek, qu'ils avaient surnommé l'Arbi, à cause de ses campagnes d'Afrique et de ses expressions émaillées d'arabe.

Tout petit, en effet, sec comme un coup de trique, noir comme un corbeau, avec une longue moustache roussie au soleil de Laghouat, aux pointes tombantes, véritable moustache de Gaulois, Bek était l'énergie même. Pour commander, il s'enlevait sur les étriers, s'enlevait, presque debout sur sa selle, les yeux flamboyants, et, de ce petit corps, si maigre, dont l'ossature saillait sous la tunique, sortait une voix tonitruante, une voix de commandement, faite pour entraîner les masses, sonore, ferme, brève. Et les crosses... rran ! retombaient d'un seul coup ; les rangs se doubleraient, se dédoublaient, fallait voir ! Au cri de : Arch ! le régiment partait de même pied.

Pour ce bel organe, sa crânerie, sa manière de trimballer le sabre, le bataillon l'adorait. On savait qu'il tenait tête au colon — un pincésans-rire — sur le terrain des manœuvres, au rapport, aux revues, partout, pour défendre ses hommes ou les mouvements de sa troupe.

— Vous assure que si, mon colonel.

— Par exemple, commandant !

Le colonel demandait une théorie, se renseignait sur la punition augmentée le matin, selon le cas. Et l'Arbi, qu'il s'agit d'un homme puni, du règlement intérieur ou du service en campagne, avait toujours raison.

— Ah ! disait-on, il savait tout et l'este. C'est pas lui, non, qu'avait l'rac !

Un matin, au champ de tir, à cheval, il commandait le manie-ment d'armes à tout le régiment. A cent pas derrière lui, pour mieux juger de l'ensemble, se tenaient le général, le colonel, les autres chefs de bataillons, les officiers disponibles, tous émerveillés.

Le 83^e manœuvrait comme un seul homme ! L'Arbi montait, pour la première fois, une grande jument jaune qui pointait les oreilles, s'écartait à chaque mouvement, au bruit métallique des chutes de crosses.

— Mais, fit le général, Bek monte la Rossarde.

C'était la Rossarde, en effet ; tous la connaissaient. Cette jument, jeune encore, hargneuse, vicieuse, pleine de sang, à la tête intelligente et fine, avait jeté bas tous les malins de la garnison. On la gardait ; le train n'en voulait pas et les maquignons en proposaient un prix dérisoire.

— Croisez... ette ! éclata, soudain, la voix du commandant.

Brusquement, dans un éclair, les lames s'inclinèrent, menaçantes, à hauteur de l'œil.

La Rossarde se cabra d'abord en renâclant, puis partit ventre à terre.

Avant d'avoir dépassé le front des troupes, elle s'arcbouta, frémissante, arrêtée par la main ferme du commandant. Elle volta, tout d'une pièce. Ses naseaux soufflaient comme une forge ; une écume rougeâtre suintait du mors. Le sabre dans la main droite, haut toujours, les rênes assemblées dans l'autre, l'Arbi, de sa voix calme, rectifiait :

— Elevez la pointe... l'aile gauche... Appuyez sur les crosses.

Une deuxième fois, la jument labourant le sol avec rage, il commanda :

— Portez... armes. Attention ! Croisez... ette !